

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ET CENTRALE
D'AGRICULTURE. 12

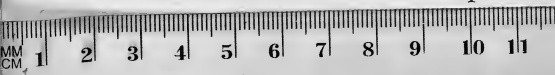
ÉLOGE
DE M. ÉLOY BARTHÉLEMY,

par M. Renault.

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ET CENTRALE
D'AGRICULTURE. — ANNÉE 1856.

MESSIEURS,

BARTHÉLEMY (Éloy), qui fut l'un de mes savants maîtres à Alfort, dont j'ai eu l'honneur d'être le collègue à l'Académie impériale de médecine, à qui j'ai succédé parmi vous, est né à Besnes, dans le département de la Meuse, le 14 avril 1785. Il était le second de huit enfants. Son père, jardinier dans un château, trouvait à grand'peine, dans ses modestes gages, les moyens d'élever sa nombreuse famille; et les difficultés augmentèrent pour lui lorsque vint à souffler la tourmente révolutionnaire qui, jetant tant de nobles familles en exil ou sur l'échafaud, chassa en même temps de leurs domaines,



qui disparurent avec elles, tous ces fidèles serviteurs qui y étaient nés pour la plupart, y avaient vécu de leur travail, et avaient espéré y finir en paix leurs vieux jours. Le pauvre jardinier trouva heureusement une ressource dans son industrie. Soutenu par le crédit de quelques amis (il en avait besoin), il obtint qu'on lui louât un petit coin de terre situé à peu de distance de Verdun ; et, aidé par deux de ses enfants à qui leur âge permettait de lui être de quelque utilité, il y cultiva des légumes que sa femme allait vendre à la ville voisine.

Barthélemy avait huit ans alors. On conçoit que, dans le quasi-dénûment où il était, son père ne songeât guère à lui faire donner une éducation bien brillante. Cependant, ayant remarqué en lui une intelligence assez vive et un grand désir d'apprendre, il l'envoya à l'école du village. Là, le jeune élève eut bientôt appris tout ce que son maître était capable de lui enseigner : aussi, frappé de ses heureuses dispositions, ce brave homme répétait-il souvent qu'un garçon qui, à neuf ans, en savait déjà autant que lui ne pouvait manquer d'aller un jour très-loin ; et, comme il était sans enfants, il proposa plusieurs fois à sa famille de lui permettre de l'adopter. Voulait-il en faire son successeur au village ? Était-ce là le brillant avenir qu'il entrevoyait pour son élève ? Heureusement pour l'enfant, ses parents ne se laissèrent pas éblouir.

Cependant, malgré tout son travail et tout en s'imposant les plus dures privations, le père de Barthélemy ne pouvait suffire à gagner assez pour faire aller le ménage et pourvoir à l'entretien de ses huit enfants. Il accepta donc avec joie et reconnaissance l'offre que lui fit un frère de sa femme, aubergiste et vétérinaire à Cambray, de se charger de l'un de ses fils. Ce fut Éloy qu'on lui envoya.

Mais, si l'oncle avait un bon cœur, il n'avait pas une grande fortune ; et, tout en permettant à son neveu de profiter de son séjour dans une grande ville pour y acquérir quelque instruction, tout en faisant même le sacrifice de lui

donner un maître à ses moments de loisir, il ne pouvait lui accorder, pour étudier ses leçons, que les soirées et les jours de fête ; le reste de son temps appartenait à la double industrie de sa nouvelle famille.

Cinq années s'écoulèrent pour lui dans cette existence de travaux manuels, à peine interrompus, chaque jour, par quelques heures d'étude. Il avait quatorze ans. On était en 1797. La guerre était de tous côtés à nos portes. Nos frontières de l'Est étaient menacées et presque envahies par les armées allemandes. Tout ce qu'il y avait en France de cœurs ardents et généreux se précipitait sur les bords du Rhin ou au pied des Alpes pour repousser l'étranger.

L'oncle de Barthélemy, qui venait de perdre sa femme, obéit à l'entraînement général. Il quitta son auberge, prit du service comme vétérinaire dans l'armée du Rhin ; et, voulant ne pas se séparer de son neveu devenu son fils d'adoption, il lui fit contracter un engagement afin de se le faire attacher comme aide d'infirmerie, ce qu'il obtint sans peine. Notre jeune homme était enchanté à son âge et avec son tempérament énergique, la vie militaire lui paraissait pleine d'attrait.

Son début n'y fut pas encourageant. A peine arrivé à son corps, on lui confia la direction d'un convoi de chevaux malades qu'il a mission de conduire au dépôt. Il fallait traverser une partie de la forêt Noire. Mais, connaissant peu le pays, il s'égaré, errant deux jours et deux nuits dans les montagnes, exposé à chaque instant à être surpris et enlevé par les partis ennemis. Grâce au sang-froid et à la prudence qui le distinguèrent toute sa vie, il sut échapper à ces dangers, et parvint à rejoindre son régiment, qui le croyait mort ou prisonnier, sans avoir perdu un seul homme ni un seul cheval.

Le corps auquel il appartenait ayant été rappelé en France, peu de temps après, Barthélemy quitta le service avec son oncle, revint à Combray, et y reprit avec une nouvelle ardeur ses études interrompues.

Pendant ce temps, son père s'était retiré à Verdun, où il vivait des bénéfices d'un petit commerce qu'il s'y était créé. Barthélemy vint le rejoindre ; et ce fut de chez lui que, obéissant à la vocation décidée dont il avait puisé et développé le principe chez son oncle, il se rendit à l'école vétérinaire de Lyon, où il fut admis comme élève aux frais du ministère de la guerre, le 20 septembre 1802, dans sa dix-huitième année. Il y fit des progrès rapides, y obtint les deux premiers prix, y remplit pendant dix-huit mois les fonctions d'élève répétiteur, et reçut, en mai 1805, le diplôme de vétérinaire. C'était, à ce moment, le terme de tous ses vœux.

Atteint par la loi sur le recrutement pendant son séjour à l'école, il dut, quand il quitta cet établissement, se rendre à Schelestadt, où tenait garnison le 12^e dragons auquel il avait été incorporé, et où il lui eût fallu faire le service de soldat, sans le bon vouloir du colonel qui l'attacha à l'infirmerie. Il n'y resta que deux années, au bout desquelles sa réputation de savoir et de dévouement à son service était si bien faite dans le corps d'armée auquel appartenait le 12^e dragons, que, l'emploi de vétérinaire en premier étant devenu vacant dans le 3^e chasseurs, il fut, sur les instances du colonel et malgré sa jeunesse, nommé à cet emploi, qu'on n'accordait généralement qu'à des vétérinaires éprouvés par un assez long temps de services. Son activité et son zèle justifèrent la faveur exceptionnelle dont il avait été l'objet.

Pendant tout le reste de sa carrière militaire, il resta attaché à ce régiment où il était aimé et estimé de tous. Il fit partie avec lui de cette immortelle phalange qui s'appela la grande armée ; il partagea ses fatigues, sa gloire, ses revers pendant les mémorables campagnes qu'elle accomplit dans le nord, de 1807 à 1813 : et, constatons-le à son honneur, pendant cette période de six années, au milieu des enivrements d'une armée longtemps victorieuse, comme au milieu de ses désastres et de ses découragements ; sous les climats les plus âpres et par les saisons les plus rigoureuses ; à Dantzick comme sur les bords de la Bérésina ; dans les canton-

nements aussi bien que pendant les marches en avant ou les retraites, il n'oublia, il ne négligea jamais un seul instant les devoirs de sa profession. Plus les chevaux souffraient des fatigues, des intempéries, de la misère, plus il veillait à prévenir ou combattre, autant qu'il était en son pouvoir dans de pareilles conditions, les désastreuses influences qui décimaient ces malheureux animaux. Ce fut à cette grande école qu'il apprit à connaître ce que peuvent sur la santé du cheval le froid, l'humidité, les mauvais fourrages, la disette, et, ce qui est le plus funeste, peut-être, le passage, sans transition, des privations à l'abondance, d'une nourriture sans sucs à une alimentation très-substantielle. Études précieuses ! qui lui permirent, plus tard, de jeter de vives lumières sur l'hygiène et la pathogénie des chevaux de troupe, lorsqu'il fut appelé à faire partie de la commission hippique au ministère de la guerre. Aussi fut-ce avec un véritable empressement et un profond sentiment qu'il ne faisait que lui rendre justice, que le conseil d'administration de son régiment écrivit la note suivante sur ses états de service : « Instruit, plein
« de zèle, réunissant la pratique à la théorie, d'une tenue
« et d'une conduite toujours irréprochables. »

Barthélemy, je viens de le dire, n'avait pas cessé un seul instant, pendant l'existence si émue, si agitée que lui faisait la vie des camps, de se livrer à l'étude de son art. L'occasion se présenta bientôt de mettre en évidence et à profit les connaissances qu'il y avait acquises.

La chaire d'anatomie et de physiologie était vacante à l'école d'Alfort. Il demanda un congé, se présenta au concours qui fut ouvert le 12 octobre 1813, s'y montra très-supérieur à ses concurrents ; et, par décision ministérielle du 23 décembre suivant, confirmative de la présentation du jury, il fut nommé professeur.

Et ne pensez pas, messieurs, que ce fût chose simple que d'affronter à cette époque les épreuves d'un concours dans les écoles vétérinaires ; épreuves qui, à vrai dire, par les difficultés de toute sorte dont elles étaient hérissées, semblaient

bien plus propres à empêcher qu'à contrôler les admissions aux chaires, bien exigeantes et bien ingrates pourtant, de ces institutions.

Quelle que fût la spécialité de la chaire mise au concours, les candidats avaient, entre autres exercices théoriques, à faire autant de leçons d'une heure qu'il y avait de cours particuliers dans l'enseignement vétérinaire; chacune de ces leçons devant être faite, après une heure seulement de préparation, sans livres ni notes quelconques. Ainsi le concurrent pour la chaire d'anatomie avait à subir sur la chimie, la physique, la botanique, la ferrure, la pathologie, etc., etc., les mêmes épreuves orales que sur les deux sciences attribuées à cette chaire. On aura, sans doute, peine à croire qu'il n'y a que bien peu de temps que l'administration s'est décidée à débarrasser nos concours de ces monstrueuses, disons le mot, de ces ridicules exigences. Quoi qu'il en soit, je devais peut-être les rappeler ici pour faire comprendre tout ce qu'il a fallu d'efforts et de travail à Barthélemy, dans les circonstances si peu favorables à l'étude qu'il venait de traverser, pour se mettre en état d'y satisfaire.

Ici, messieurs, commence une nouvelle phase dans l'existence de notre collègue. A une vie passée au milieu d'armées sans cesse en mouvement, et du fracas des batailles, succède tout à coup, pour lui, une vie de calmes et tranquilles études. Exclusivement préoccupé, comme praticien, d'hygiène et de maladies, il va avoir à s'occuper et à traiter, au point de vue de la science, de matières d'un ordre tout à fait élémentaire. Pour la première fois, il va se trouver en face d'un auditoire attentif et silencieux, d'autant plus exigeant, peut-être, à son égard, qu'il est précédé, parmi ses collègues et ses élèves, d'une réputation de savoir et de talent de parole que n'a pas affaiblie, il le sait, le brillant concours qui lui a valu sa chaire. Toutes ces pensées le préoccupent, sans doute; mais elles ne l'inquiètent ni ne l'émeuvent. Maître de sa parole, comme il est sûr de son sujet, le professeur tient, et au delà, tout ce qu'avait fait espérer le candidat; et tout le

monde reconnaît qu'Alfort vient de s'attacher un des hommes les plus capables de continuer la gloire et les succès de l'école.

Cependant, il faut le dire, Barthélemy n'était, ne se sentait pas sur son terrain véritable. S'il avait su assez d'anatomie et de physiologie pour répondre aux exigences momentanées du concours, il ne se croyait pas assez versé dans la connaissance de ces deux sciences pour les enseigner à des élèves avec l'autorité d'un maître. Sans doute, avec ses habitudes de travail et son goût pour les dissections, il eût eu bientôt appris ce qui lui manquait pour être un anatomiste aussi complet qu'il comprenait qu'il devait l'être ; sans doute, son esprit positif, qui le portait à n'aimer dans les sciences que leurs réalités saisissables, aurait pu s'accommoder de l'enseignement de l'anatomie, où tout se touche et se montre. Mais, comme celle de l'homme et plus encore, la physiologie des animaux restait en grande partie à faire. Une foule de vérités, aujourd'hui mises en lumière par d'habiles expérimentateurs, étaient alors ignorées ou à l'état d'hypothèses ; et il ne cachait pas combien il lui en coûtait de professer à de jeunes intelligences, qu'il pouvait ainsi égarer, un cours dont tant de données fondamentales lui paraissaient, pour le moins, très-hasardées et très-contestables.

C'étaient là, assurément, d'honorables scrupules. Il s'en ouvrit au directeur de l'école, notre savant et regretté collègue M. Girard père, qui, lui, anatomiste si distingué, occupait depuis peu la chaire de pathologie et de clinique. Singulière anomalie ! que M. Girard avait trop de raison pour ne pas comprendre, et dont il s'empressa de provoquer le redressement, en obtenant du ministre son retour à la chaire d'anatomie dont la matière avait été l'objet de ses constantes études, ce qui permit à Barthélemy de le remplacer dans celle de pathologie et de clinique, à laquelle ce dernier convenait si bien à tous égards. Cette permutation eut lieu à la fin de 1816.

A partir de ce moment, Barthélemy se livra tout entier à son nouvel enseignement. Riche déjà de l'expérience qu'il avait acquise sur le vaste théâtre où il avait pratiqué, il mit à profit les observations plus variées que lui permettait de faire le grand nombre d'animaux confiés à ses soins dans les hôpitaux de l'école ou amenés à ses consultations journalières, et commença, sur la médecine opératoire et sur la pathologie, ces leçons qui, sinon par leur caractère philosophique ou par leur esprit de doctrine, du moins par la méthode, l'ordonnance des matières, et la grande lucidité de leur exposition, l'ont placé au rang élevé qu'il a toujours occupé comme professeur dans nos écoles.

Ce qui le distingua tout d'abord, ce fut, dans ces cours, une exactitude et une ponctualité auxquelles il ne faillit pas un seul instant; qualité qui fut d'autant plus remarquée qu'elle contrastait singulièrement avec les habitudes, sous ce rapport, de la plupart de ses collègues. Ce fut ensuite, et surtout, dans l'enchaînement de ses sujets et dans leur développement, une netteté et une précision qui savaient les mettre à la portée des intelligences les plus rebelles. Si j'ajoute qu'il préparait ses leçons avec un grand soin, et que sa diction, toujours claire et accentuée, était mesurée de manière à permettre de noter et recueillir ses démonstrations et ses raisonnements dans leurs moindres détails, j'aurai fait comprendre combien il était écouté avec plaisir et fruit par ses élèves, et combien il rendait facile l'étude de ses cours à ceux qui étaient appelés à les suivre.

Je ne saurais dire, pourtant, que tout fut satisfaction pour lui dans sa chaire. A côté de son enseignement théorique, il avait à diriger les hôpitaux de l'école et à y puiser la matière et le sujet de son enseignement clinique. Or combien ne dut-il pas souffrir d'avoir à soigner des malades (à l'égard desquels les succès ou les insuccès du traitement engageaient jusqu'à un certain point sa responsabilité vis-à-vis de ses élèves et du public) dans des écuries étroites, obscures, à peine aérées, dont le sol mal pavé, les murs mal récrépis

étaient pénétrés depuis longtemps par des matières animales qui y entretenaient une atmosphère fétide et les rendaient des plus malsaines ! Que de maladies, que de plaies, dont l'issue eût certainement été favorable dans des conditions de salubrité moins mauvaises, étaient longues à guérir, ou se terminaient d'une manière funeste dans ces infectes habitations ! Il s'en plaignit souvent, tout en faisant de son mieux pour en atténuer les effets. Malheureusement, il n'y fut rien changé pendant la durée de son professorat.

Cette circonstance et ces ennuis ne l'empêchèrent pas de recueillir une foule d'observations pratiques dont il a enrichi nos annales, et qui eussent été bien plus précieuses pour la science, s'il eût trouvé, pour les publier avec tous les développements nécessaires, un cadre moins étroit que les comptes rendus annuels des travaux de l'école, où il lui était à peine possible d'en indiquer sommairement le sujet. C'était encore un de ses regrets ; et il l'exprima plus d'une fois dans ces mêmes comptes rendus, lorsque, dans les solennités annuelles, il fut chargé de porter la parole au nom de ses collègues.

Il me faudrait passer en revue toutes les maladies qui peuvent affecter nos animaux domestiques, si je voulais seulement énumérer ces nombreuses observations. Qu'il me suffise de dire qu'il s'occupa principalement, dans ces publications sommaires, de celles des affections sporadiques qui sont les plus importantes par leur fréquence ou leur gravité, et aussi de celles qui, par leur caractère enzootique ou leurs propriétés contagieuses, étant les plus redoutables pour l'agriculture, méritent davantage de préoccuper les vétérinaires, les cultivateurs et l'administration.

Permettez-moi, toutefois, de ne pas passer tout à fait sous silence la découverte qu'il a faite de l'existence normale d'une notable quantité de liquide séreux sous les enveloppes rachidiennes du cheval ; de rappeler que c'est lui qui, le premier, a constaté, par de nombreux essais, les propriétés vénéneuses, pour cet animal, des feuilles de l'If (*Taxus baccata*) ; et

que, le premier aussi, il a commencé, sur les matières charbonneuses, ces curieuses expériences desquelles il est résulté, contrairement à l'opinion généralement admise, que ces matières, dont l'activité virulente est si grande quand elles sont inoculées, peuvent être avalées impunément en assez grande quantité, et sont parfaitement digérées, par les mêmes animaux qu'elles tuent infailliblement, quand, à l'aide d'une simple piqure ou à la surface d'une plaie, on en dépose la plus petite quantité sous l'épiderme ou dans la profondeur des tissus. Fait considérable ! dont d'autres expérimentateurs ont, depuis, constaté la réalité, et qui a une sérieuse importance, non-seulement pour les physiologistes, mais aussi pour quiconque, administrateur ou médecin, est appelé à s'occuper des grandes questions d'hygiène publique.

Je dois également, à un autre point de vue, signaler encore quelques essais qu'il a faits, à titre expérimental, sur les effets toxiques ou thérapeutiques de plusieurs substances médicinales, entre autres sur *la noix vomique*, sur *l'aloès*, sur *l'émétique*, *les cantharides*, etc., dont l'action sur l'économie animale était peu connue ou mal interprétée par les auteurs.

J'aurais voulu, messieurs, pouvoir faire connaître les suites d'une série d'expérimentations qu'il avait entreprises sur certains modes de transmission de la rage, et sur la contagion de la morve dont il s'est tant occupé. Malheureusement il a seulement annoncé le commencement de ces expérimentations, et a ajourné à en faire connaître les résultats. On ne peut que regretter qu'il n'ait pu les terminer : car, faites et suivies avec le soin et la rigueur qu'il apportait dans ses recherches, elles eussent été certainement, pour la science, d'un très-grand intérêt.

N'oublions pas, et mentionnons ici, que ce fut pendant son séjour à Alfort qu'il publia la traduction d'un ouvrage italien du professeur Volpi, ayant pour titre : *Extrait de l'abrégé de médecine vétérinaire pratique* ; ouvrage dont il a fait ressortir avec un grand talent d'appréciation les mérites

et les défauts dans une remarquable analyse qu'il vous a adressée, avec sa traduction, dans le commencement de 1819.

La position qu'avait prise Barthélemy, et la réputation qu'il s'était faite, devaient nécessairement appeler sur lui l'attention des sociétés savantes les plus haut placées. Aussi, dès 1819, la Société centrale d'agriculture se l'était-elle attaché à titre de correspondant; et, plus tard, en 1824, eut-il l'honneur d'être nommé membre titulaire de l'Académie royale de médecine.

Barthélemy était arrivé à sa trente-neuvième année. Sept ans passés dans les hôpitaux militaires, neuf consacrés à l'observation dans les infirmeries d'Alfort, lui avaient donné, comme praticien, une expérience qu'il est donné à peu de professeurs d'acquérir. Son instruction s'était fortifiée par l'étude. Son talent de parole, naturellement très-remarquable, s'était développé encore par une longue habitude de la chaire; et l'école ne pouvait que s'applaudir de la solidité et de l'éclat que, plus que jamais, il pouvait donner à son enseignement.

Ce fut alors, pourtant, qu'il songea à renoncer à sa chaire. Résolution extrême! à laquelle il ne s'arrêta qu'avec un amer regret, mais qu'on ne saurait blâmer en présence de ses motifs.

Voici ce qui l'y décida :

Tant qu'il avait été jeune et seul, il avait pu ne pas s'inquiéter des besoins matériels de l'avenir. L'honneur d'occuper une chaire à Alfort et de s'y distinguer avait suffi à son ambition. Mais il venait de se marier. J'ai dit qu'il était sans fortune patrimoniale. Le peu d'économies que la simplicité de ses goûts avait pu lui permettre de faire sur son traitement, il les avait employées à venir en aide à sa famille; et il n'avait recherché et trouvé, dans l'union qu'il venait de contracter, que tous les charmes que peuvent donner au bonheur du ménage les qualités aimables de la femme qu'on

épouse, et le nom honorable et honoré de la famille à laquelle on s'allie.

Or, dans nos écoles vétérinaires, à cette époque comme aujourd'hui, le professeur qui n'a de ressources que celles que lui procurent les émoluments de sa place doit, s'il a une famille, se résigner à vivre dans la gêne et les privations, et à finir avec une retraite (quand il l'obtient) qui le sauve à peine de la misère. La clientèle lui est interdite; et, ne le fût-elle pas, que la multiplicité des devoirs imposés à chaque chaire ne lui laisserait pas le loisir de s'y livrer.

Or Barthélemy n'était pas homme à méconnaître une règle ou à négliger un devoir. Il s'arrêta donc au seul parti qu'il pût prendre honorablement. Recommençant, à son âge, une nouvelle carrière, il abandonna une position qui ne pouvait pas même lui donner l'aisance en échange de ses services; et, comme l'avaient fait avant lui, comme le firent depuis, plusieurs de ses collègues, il alla demander à la pratique de son art à Paris une plus juste rémunération de son travail, j'ajouterai et de son mérite.

Je vous demande pardon, messieurs, d'avoir trop insisté peut-être sur cette circonstance de la retraite de Barthélemy; mais cette retraite a été un fait trop considérable dans sa vie; et j'aurais craint, si je n'en avais donné l'explication, que l'opinion ne se méprît sur sa véritable cause. J'y ai trouvé, en même temps, l'occasion de faire comprendre comment il se fait que, alors que, dans les facultés de médecine, les chaires sont un stimulant pour tous les travaux, un point de mire pour toutes les ambitions légitimes; le concours pour ces chaires, une arène où se pressent toutes les sommités de la science et de la pratique: par un contraste déplorable, leurs meilleurs professeurs désertent à chaque instant nos écoles vétérinaires pour devenir de simples praticiens ou pour suivre d'autres carrières; trop heureuses ces écoles, quand elles ouvrent des concours pour se recruter, si elles arrivent à y réunir un nombre de candidats égal au nombre des places auxquelles elles ont à pourvoir; encore que les candi-

datés ne soient, le plus souvent, que des vétérinaires, élèves de la veille, trop jeunes pour avoir pu se créer déjà des titres sérieux dans la science ou dans la pratique, et qui ne se décident à se présenter à ces concours que parce qu'ils n'ont pas encore réussi à trouver ailleurs une position qui les fixe.

Je reviens à Barthélemy; et c'est pour constater qu'en quittant l'enseignement il n'en continua pas moins à consacrer à la science les rares instants de loisir que lui laissait une importante clientèle.

En effet, membre de l'Académie de médecine, il continua à être l'un des plus assidus à ses séances; et, je le constate avec orgueil pour notre profession qu'il représenta avec tant d'éclat, il y prit une part remarquable aux différentes discussions qui, pendant qu'il y siégeait, s'élevèrent dans cette savante assemblée sur la médecine comparée.

J'en rappellerai quelques-unes.

Qui de vous, messieurs, n'a entendu parler de cette grande et grave question soulevée, en France, par un des membres les plus considérables de l'Académie, M. le docteur Rayer? Il s'agissait de savoir si, réellement, cette horrible et dégoûtante maladie du cheval, contre laquelle l'art est resté jusqu'à présent sans puissance; qui se transmet par contagion aux chevaux sains mis en rapport avec ceux qui en sont atteints; si *la morve* a aussi la fatale propriété de se communiquer du cheval à l'homme. C'était une question toute neuve. Invoquant un fait qui venait de se produire à Paris, s'appuyant sur des observations semblables faites à l'étranger, le savant médecin de la Charité soutenait l'affirmative.

Barthélemy, sans succès, il est vrai, combattit cette opinion qui prévalut, avec trop de raison, hélas! devant l'Académie. Mais on peut dire que le talent de discussion qu'il déploya dans ces débats, qui occupèrent plusieurs séances de la docte assemblée, fit le plus grand honneur à notre collègue, et contribua à lui préparer l'imposante majorité qui, quelques années plus tard, en 1840, l'appela au fauteuil de

la présidence. Ajoutons, pour qu'on ne se trompe pas sur son caractère, que l'opposition qu'il fit, dans cette circonstance, à la doctrine de la contagion était loin d'être systématique. Il se borna à contester que les seuls faits alors produits pour la motiver fussent assez nombreux et assez rigoureusement recueillis pour être concluants : pour le convaincre de la réalité d'un fait aussi nouveau et aussi grave, il lui fallait d'autres preuves. Voilà pourquoi, seulement, sans nier absolument ce qu'on affirmait, il croyait prudent d'ajourner ses convictions. Et, certes, en lisant dans les *Bulletins* des séances de l'Académie les puissantes considérations qu'il fit valoir pour expliquer ses doutes et sa réserve, on peut ne pas s'associer à sa manière de voir, mais on ne saurait ne pas comprendre ses scrupules qui furent partagés, dans l'origine, par le plus grand nombre des vétérinaires.

Je me hâte de dire, ce qui ne surprendra personne parmi vous qui avez pu apprécier la parfaite loyauté de son caractère, que, plus tard, quand il eut été mis à même de se convaincre par ses yeux de son erreur, il mit à la reconnaître et à la confesser autant d'empressement qu'il avait d'abord mis d'ardeur à la défendre.

Ce fut avec le même talent, mais, cette fois, avec plus de succès, qu'il intervint, peu de temps après, dans une question qui avait pour la chirurgie une importance de premier ordre :

L'air, en s'introduisant accidentellement par l'orifice béant d'une grosse veine qui vient d'être ouverte pendant une opération, peut-il devenir une cause de mort, en quelque sorte foudroyante, pour le malheureux opéré ? Et, dans l'affirmative, comment, par quel mécanisme, s'éteint la vie par la présence de ce fluide dans l'intérieur des vaisseaux ? Cette question fut longuement agitée. Les plus habiles chirurgiens de l'Académie prirent une large part à la discussion qui fut très-animée. Mais on ne saurait contester, les procès-verbaux des séances en font foi, qu'aucun des orateurs ne jeta une

lumière plus vive dans les débats, n'y apporta des faits plus clairs, des expériences plus rigoureusement conçues et suivies, des raisonnements plus précis, que Barthélemy, qui revendiqua d'abord pour les vétérinaires l'honneur d'avoir, les premiers, signalé l'action délétère, sur l'économie, de l'air introduit accidentellement ou expérimentalement dans les vaisseaux; et qui, tout en reconnaissant qu'il peut occasionner la mort en pénétrant dans une veine ouverte pendant une opération, soutint que ces cas devaient être extrêmement rares, et détermina, en s'étayant des résultats de nombreuses expérimentations faites avec le plus grand soin, qu'il n'en fallait pas moins de 4 litres pour tuer un cheval de moyenne taille.

Laissez-moi, messieurs, vous rappeler encore une circonstance dans laquelle notre collègue sut exciter au plus haut point et captiver l'intérêt de l'Académie sur un sujet dont vous comprendrez d'autant mieux l'importance, que, par sa nature, il rentre davantage dans les attributions d'une société d'agriculture que dans celle d'une académie de médecine.

L'examen de l'entraînement des chevaux, au point de vue physiologique, avait fait surgir assez naturellement la question des courses, et en même temps celle des avantages que pouvait avoir, pour notre pays, la substitution, par l'importation ou par le croisement, de la race anglaise à nos races indigènes de chevaux légers. Ce fut une occasion pour Barthélemy de s'élever avec une grande force de raison contre l'inanité de ces courses de vitesse à petites distances, si fort prisées sur nos hippodromes, et de poser et développer, avec une remarquable élévation de vues, les vrais principes en matière d'amélioration des chevaux en France, à savoir : l'amélioration de nos races par elles-mêmes, et par des soins et une alimentation convenables.

Honoré du titre de *correspondant* de votre Société en 1819, Barthélemy avait été nommé *associé ordinaire* en 1840. Il y montra à vos réunions la même assiduité qu'à celles de l'A-

cadémie de médecine; et, s'il y eut moins d'occasions de mettre en relief ses brillantes qualités de discussion, vous n'avez pas moins été, dans maintes circonstances, à même d'apprécier l'étendue et la solidité de ses connaissances dans l'économie des animaux.

Entre autres communications qu'il a faites dans cette enceinte, vous n'avez pas oublié, j'en suis sûr, les considérations d'une si grande valeur pratique qu'il a développées à propos de *l'influence du sel employé comme condiment dans l'alimentation du cheval*; ses observations sur *la fluxion périodique des yeux*, sur *la morve*, sur *la phthisie calcaire* des vaches, etc., etc. Et vous vous rappelez, certainement, les rapports lumineux qu'il vous a faits en 1841, 1844 et 1847 sur les mémoires envoyés à vos concours et relatifs à l'éducation, à l'hygiène et à la médecine des animaux. On pourrait, en effet, les citer comme des modèles de ce genre, tant par la parfaite lucidité avec laquelle ils étaient rédigés, que par l'impartialité et la bienveillance avec lesquelles il y dispensait à chacun l'éloge ou la critique. Il donnait un soin particulier à ces sortes de travaux, qui, sous sa plume, prenaient les dimensions et l'importance de mémoires originaux, et qui étaient, pour lui, l'occasion de vous soumettre ses vues sur les sujets les plus intéressants qu'il était chargé d'analyser.

Je citerai particulièrement les sages observations qu'il vous a présentées sur l'avantage qu'il y aurait, pour l'agriculture et la conservation du bétail, à organiser, dans toute la France, un service vétérinaire semblable à celui qui fonctionne si utilement dans quelques-uns de nos départements; à celui, surtout, qui existe si complet, et avec tant de profit pour eux, dans la plupart des États de l'Allemagne. C'est là, en effet, au point de vue agricole, une inexplicable lacune dans les institutions sanitaires de la France; et elle n'avait pas échappé à l'intelligence si éminemment pratique de notre collègue, qui s'est empressé de vous la signaler en appelant énergiquement sur elle toute votre attention.

Pourquoi ne puis-je, messieurs, pressé que je suis par l'espace et par le temps, vous entretenir, avec quelques détails, de la part principale qu'a prise Barthélemy à la fondation de la Société centrale de médecine vétérinaire qui s'est créée à Paris en 1844, dont il dirigea les premiers pas en la présidant en 1844 et 1845, puis, plus tard, pour la troisième fois en 1848, et dont, jusqu'à sa mort, il a fréquenté les séances avec un zèle et une régularité qui n'ont eu d'égale que l'activité de sa participation à tous ses travaux?

Parmi les sujets qu'il y traita, à diverses époques, avec sa supériorité ordinaire, je me bornerai à citer la *ferrure dite à froid*, question à l'ordre du jour et dont il fit un examen des plus approfondis; les *maladies typhoïdes*; la *gourme* des jeunes chevaux, et principalement la *morve*, sur les causes de laquelle les remarquables discours qu'il a prononcés dans plusieurs séances sont, sans contredit, les pages les plus éloquentes et les meilleures qui aient été écrites sur cette désastreuse affection. Là, comme ailleurs, il insista toujours sur les dangers de sa contagion, dont il a été, toute sa vie, le partisan le plus convaincu et le plus déclaré.

Comme si l'obligation qu'il s'était imposée de suivre régulièrement les travaux des différentes sociétés auxquelles il appartenait n'avait pas suffi à occuper le peu de loisirs que lui laissait sa clientèle, Barthélemy avait encore accepté de faire partie de la *commission hippique*, chargée, au ministère de la guerre, d'étudier tout ce qui a trait à l'hygiène et à la médecine des chevaux de l'armée. Et personne, plus que lui, ne s'y montra exact et laborieux.

Un homme d'autant d'expérience, et d'une valeur scientifique et professionnelle aussi incontestable, était naturellement indiqué au choix de l'administration supérieure dans toutes les circonstances où elle aurait à se faire éclairer sur les intérêts ou la science vétérinaires; elle le comprit en effet : et, lorsqu'il s'est agi, en 1848, pour le ministère de l'agriculture, de la réglementation de l'enseignement et de l'exercice civil de la médecine vétérinaire, et, en 1849,

pour le ministère de la guerre, de la constitution, sur de nouvelles bases, du corps des vétérinaires militaires, il fut désigné pour faire partie des commissions qui eurent mission de préparer des propositions sur chacun de ces projets. J'ai eu, moi aussi, l'honneur de prendre part aux travaux de ces deux commissions ; et je ne ferai que rendre hommage à la vérité en affirmant que, dans l'une comme dans l'autre, nos intérêts scientifiques et professionnels eurent en lui un habile interprète et un chaleureux défenseur. J'ajouterai que, plus d'une fois aussi, depuis qu'il a quitté l'enseignement, il fut appelé par M. le ministre de l'agriculture à être l'un des membres des jurys de concours pour le professorat qui furent ouverts à l'école d'Alfort.

Barthélemy a reçu de l'administration la juste récompense de ses travaux. En 1825, un an après sa sortie d'Alfort, sur la proposition de M. le ministre de l'intérieur, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur ; et, en 1847, sur la proposition de M. le ministre de la guerre, il fut promu au grade d'*officier* du même ordre. Il a été, si je ne me trompe, le premier des vétérinaires honoré de cette haute distinction. Elle ne pouvait commencer par un plus digne.

Mais tant d'activité est dévorante ; Barthélemy l'éprouva. Si robuste que fût sa constitution, il avait, à la suite, sans doute, de sa vie si fatiguée de tant de manières, contracté le germe d'une affection d'estomac sur la gravité de laquelle il était trop éclairé pour se faire illusion. Il eut pourtant assez de courage et de fermeté pour la cacher longtemps à sa famille qu'il craignait d'affliger ; et telles étaient la puissance de sa volonté et l'énergie de son caractère, que ses collègues, qu'il fréquenta, pour ainsi dire, jusqu'à la veille de sa mort ; que ses amis, qui le voyaient tous les jours, étaient loin de se douter qu'il souffrait d'un mal qui allait si prochainement le leur enlever. Longtemps aussi, sa vie simple, sobre et réglée en retarda le progrès. Mais enfin la maladie prit de telles proportions qu'il dut s'arrêter. Pour être plus tranquille et respirer un air plus pur, il se fit conduire à une petite

maison de campagne qu'il avait sur les bords de l'Oise, à quelques lieues de Paris. Soins et précautions inutiles ! Le 19 septembre 1851, il succomba, à l'âge de soixante-six ans, avec la plénitude de sa connaissance, au milieu d'une prière qu'il adressait à Dieu pour sa femme et ses enfants agenouillés autour de son lit à cette heure suprême, et à qui il venait de faire ses derniers adieux, sans que les atroces souffrances qu'il endurait aient altéré un seul instant son calme et sa sérénité.

Il fut inhumé à Maurecourt, là où il était mort. « Je suis né dans un village, » avait-il dit, le matin, à sa famille, « je désire qu'un village reçoive mes restes. »

Ce fut aussi par respect pour un désir qu'il avait exprimé, que son convoi se fit sans aucune pompe. Sa famille, deux de ses amis qu'il avait permis qu'on y conviât, et tous les habitants de Maurecourt, assistèrent seuls à ses obsèques, qu'on ne connut à Paris qu'alors qu'il reposait déjà dans sa dernière demeure.

Barthélemy avait une taille au-dessus de la moyenne. Son maintien grave et digne avait, peut-être, un peu de roideur. Ses traits fortement accentués et la hauteur de son front donnaient à sa physionomie une expression sévère et imposante qui respirait l'autorité et commandait le respect. Sa parole était forte, sonore, mesurée ; son élocution facile ; sa diction correcte, claire et précise. Personne n'eut une mémoire plus heureuse. Il dut à la réunion de ces diverses qualités la réputation qu'il s'était faite dans sa chaire, dans les diverses présidences dont il a été honoré, dans les nombreuses discussions auxquelles il a pris part.

La fermeté de son caractère, la sincérité et l'énergie de ses convictions, l'étude consciencieuse qu'on savait qu'il avait toujours faite des questions sur lesquelles il voulait parler, sa longue et judicieuse expérience des choses de sa profession ont donné partout à ses opinions, même quand on ne les partageait pas, un grand poids et une incontestable autorité.

Avec une intelligence très-vive, personne ne travaillait plus que lui. N'ayant pas un instant à donner à l'étude pendant le cours de ses laborieuses journées de praticien, il passait souvent la plus grande partie de ses nuits à faire des recherches, à prendre et classer des notes sur les sujets qui l'occupaient.

Il parlait et écrivait l'allemand et l'italien aussi facilement que le français.

On lui a reproché de n'avoir pas utilisé pour la science les nombreux matériaux qu'il avait amassés, et de n'avoir laissé après lui aucun écrit de quelque importance.

Le fait est vrai. Le reproche n'est peut-être pas mérité.

En effet, Barthélemy, qui parlait si bien, écrivait avec une assez grande difficulté. Il lui eût fallu beaucoup de temps pour composer un livre; et il en donnait trop à l'accomplissement de ses devoirs pour trouver tout ce qu'il lui en aurait fallu pour rédiger même un mémoire, s'il avait dû avoir quelque étendue.

Ajoutons que lui, si ferme et si énergique en toute chose, il craignait la critique au delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Et puis, il faut le reconnaître, était-il bien facile, à l'époque où il eût pu écrire, de faire, en médecine vétérinaire, une œuvre d'une nature un peu sérieuse, la seule qu'il pût convenir d'entreprendre? Où en trouver alors les éléments? Où étaient les observations assez complètes, assez sûres, assez nombreuses pour servir de base aux appréciations d'un esprit aussi exigeant, aussi positif que le sien? Sur combien d'expériences d'assez de valeur lui aurait-il été possible de s'appuyer?

Vous penserez donc, messieurs, tout en éprouvant, comme moi, de sincères regrets qu'aucune œuvre scientifique digne de son talent ne nous ait été laissée par notre collègue, que sa réserve, qui n'est peut-être, après tout, qu'une preuve de plus de sa prudence et de sa raison, ne saurait en rien diminuer l'estime qui lui est due pour les services que, à tant

d'autres titres, il a rendus à la science et à notre profession.

Est-ce que, pour n'avoir, lui aussi, laissé que de rares écrits, Dupuytren en est moins resté l'honneur de la chirurgie française ?

Est-ce donc par ses écrits que notre si regretté et si digne collègue Claude Dailly a pris une place aussi éminente parmi vous, et mérité d'être cité naguère, dans cette enceinte, comme l'un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès et à la prospérité de l'agriculture ?

Un mot, maintenant, messieurs, sur l'honorabilité privée, sur le caractère, sur le cœur de l'homme dont je viens d'essayer de vous esquisser rapidement l'existence scientifique et professionnelle.

Si réservé, si peu expansif, si éloigné du monde qu'il cherchât toujours à se maintenir dans les diverses positions qu'il a occupées, Barthélemy ne put, cependant, s'effacer à ce point que les qualités sérieuses qui le distinguaient échappassent à ceux au milieu ou au contact desquels le plaçaient ses relations obligées de tous les jours.

« Il nous faut, pour porter dignement l'étendard de la légion, un citoyen homme de cœur et d'honneur, » lui écrivait, en 1831, le prince de la Moscowa, colonel de la légion de cavalerie de la garde nationale ; « nous vous avons élu à ce double titre. Notre drapeau ne saurait être mis en de meilleures mains. » Il accepta. Et, pendant dix ans, il vit, à chaque réélection, se renouveler pour lui, à l'unanimité des suffrages, ce mandat d'honneur que, jusqu'à ce que son âge l'obligeât à le résigner, la légion, dans les jours difficiles et périlleux qu'elle a traversés, n'eut qu'à s'applaudir de lui avoir confié.

Sa réputation de probité sévère était connue de tous. Entre autres témoignages, j'en veux citer le trait suivant, précisément parce qu'il fût resté toujours ignoré, si celui à qui il a profité n'avait lui-même pris soin de le divulguer.

On était en Russie. L'armée française, vaincue par le climat, cruellement décimée par la misère, accomplissant cette

désastreuse retraite qui marquera dans les pages les plus sombres de notre histoire militaire, se trouvait entre Witepsk et la Bérésina. Un officier supérieur démonté de son cheval, transi de froid et pouvant à peine se traîner, aperçoit Barthélemy.

« Tenez, » lui dit-il, « l'ennemi nous serre de près. De main, ce soir peut-être, je serai mort ou prisonnier. Un miracle seul pourrait me sauver. Prenez ce portemanteau, il contient toute ma fortune. Je suis sans famille. Si j'échappe et si vous me retrouvez, vous me le rendrez. Gardez-le si vous ne me revoyez pas. »

A deux mois de là, quand, après avoir repassé le Niémen, ce qui restait de l'armée, commençant à respirer un peu, s'était arrêté et cherchait à se reconnaître, Barthélemy en parcourut, en interrogea tous les cantonnements, et ne se donna de repos qu'après avoir trouvé le propriétaire du précieux portemanteau, à qui il s'empressa de le remettre, sans même avoir pensé un moment à s'assurer de ce qu'il contenait.

Faut-il s'étonner de rencontrer dans une nature aussi honnête, aussi loyale l'amour de la famille et le dévouement à l'humanité développés jusqu'à l'abnégation ?

A peine, nommé élève-répétiteur à l'école vétérinaire de Lyon, touche-t-il la légère rémunération accordée alors à ces fonctions, qu'il l'envoie tout entière à sa famille qui, dit-il, en a bien plus besoin que lui. Et il n'est pas plutôt installé dans sa chaire, à Alfort, qu'il s'empresse d'appeler près de lui son vieux père, une de ses sœurs qui n'était pas mariée, et un neveu orphelin, pour partager avec eux l'étroit logement qu'on lui donne, et son modeste traitement de professeur ; ce qui ne l'empêche pas de faire élever, en même temps, deux autres de ses neveux dont les parents étaient dans la gêne. Que d'économie, ou, plutôt, que de privations il dut s'imposer pour suffire à tant de dépenses avec si peu de moyens!!!

Bon, généreux même pour tous ceux qu'il employait, il

ouvrit plus d'une fois sa bourse aux malheureux, quand il les savait honnêtes et, surtout, pères de famille. Ses ouvriers le savaient bien, et plusieurs l'éprouvèrent. Parmi eux, il en est un qu'il garda et paya jusqu'à sa mort, bien que, devenu aveugle, il fût plutôt pour lui un embarras qu'une utilité :

« Il a été longtemps pour moi un bon serviteur, » disait-il ; « je ne pourrais me faire à l'idée de l'envoyer finir sa vie « à l'hôpital ou dans la misère. »

Mais c'était surtout avec les enfants ou auprès des malades que se révélait l'excellence de son cœur. Il avait pour tous les êtres faibles ou souffrants, quels qu'ils fussent, les soins et les attentions de l'ami le plus affectueux.

« Il est venu bien des fois me voir à l'hôpital, » racontait à ses camarades un de ses ouvriers qui venait d'échapper à une dangereuse maladie, « et je crois que ses encourage-
« ments et ses bonnes paroles m'ont fait autant de bien que
« tous les remèdes qu'on m'y a fait prendre. »

Guersent, qui le vit souvent auprès d'un enfant à qui il donnait des soins, disait un jour, en quittant son jeune malade : « J'avais appris, à l'Académie, à connaître M. Bar-
« thélemy comme un homme de talent ; je sais maintenant
« qu'il vaut au moins autant par le cœur. »

Mais voici un trait que je ne puis résister à vous raconter encore, tant il est de nature à mettre en relief la puissance du sentiment d'humanité qui le poussait à venir en aide à ses semblables dans toutes les circonstances.

Pendant les premières années de son professorat, il avait été mordu par un chien qui, quelques jours après, mourut de la rage. Bien qu'il se fût immédiatement cautérisé, il en conçut et conserva une terreur telle que, à partir de ce moment, non-seulement il ne put supporter la vue d'un animal atteint de la rage, mais qu'il éprouvait un sentiment d'inexprimable angoisse lorsque le nom de cette maladie était prononcé devant lui.

Un jour, en 1847, il passait sur le boulevard Saint-Mar-

tin. Il aperçoit un rassemblement, s'informe, et apprend qu'il s'agit d'un enfant que vient de mordre, à l'instant même, un chien enragé. Oubliant ou refoulant ses terreurs, il saute de sa voiture, écarte la foule, prend dans ses bras l'enfant mutilé qu'on laissait et regardait sangloter sans lui rien faire, le porte chez le pharmacien le plus voisin, cautérise une à une et profondément ses nombreuses blessures, puis l'emmène et le reconduit chez ses parents, prescrit minutieusement tous les soins que son état réclame, et disparaît sans s'être fait connaître.

« Pendant tout ce temps, » dit le domestique qui l'accompagnait, « monsieur avait la figure toute bouleversée et était plus pâle qu'un mort. »

Quelle lutte violente avait dû se passer en lui !

Ce ne fut que plusieurs mois après que le père parvint à savoir à qui il devait le salut de son enfant et put venir lui apporter l'expression de sa reconnaissance.

Tel a été, messieurs, le collègue dont vous m'avez chargé d'honorer la mémoire dans cette solennité. Pour le faire dignement (si j'y suis parvenu), je n'ai eu qu'à vous raconter sa vie, ce que j'en ai pu connaître du moins ; car, comme le savent ses amis, et comme me l'écrivait la compagne que sa perte a si douloureusement frappée : « Il cachait ses bonnes actions comme un autre aurait caché ses mauvaises. »

« Enfin, » ajoutait-elle, et je ne saurais mieux terminer qu'en rappelant ces dignes et pieuses paroles qui résument si bien la vie de Barthélemy, « moi qui ne l'ai pas quitté pendant vingt-huit ans, je l'ai toujours vu dévoué à son pays, à sa famille, à la science, à l'humanité. »